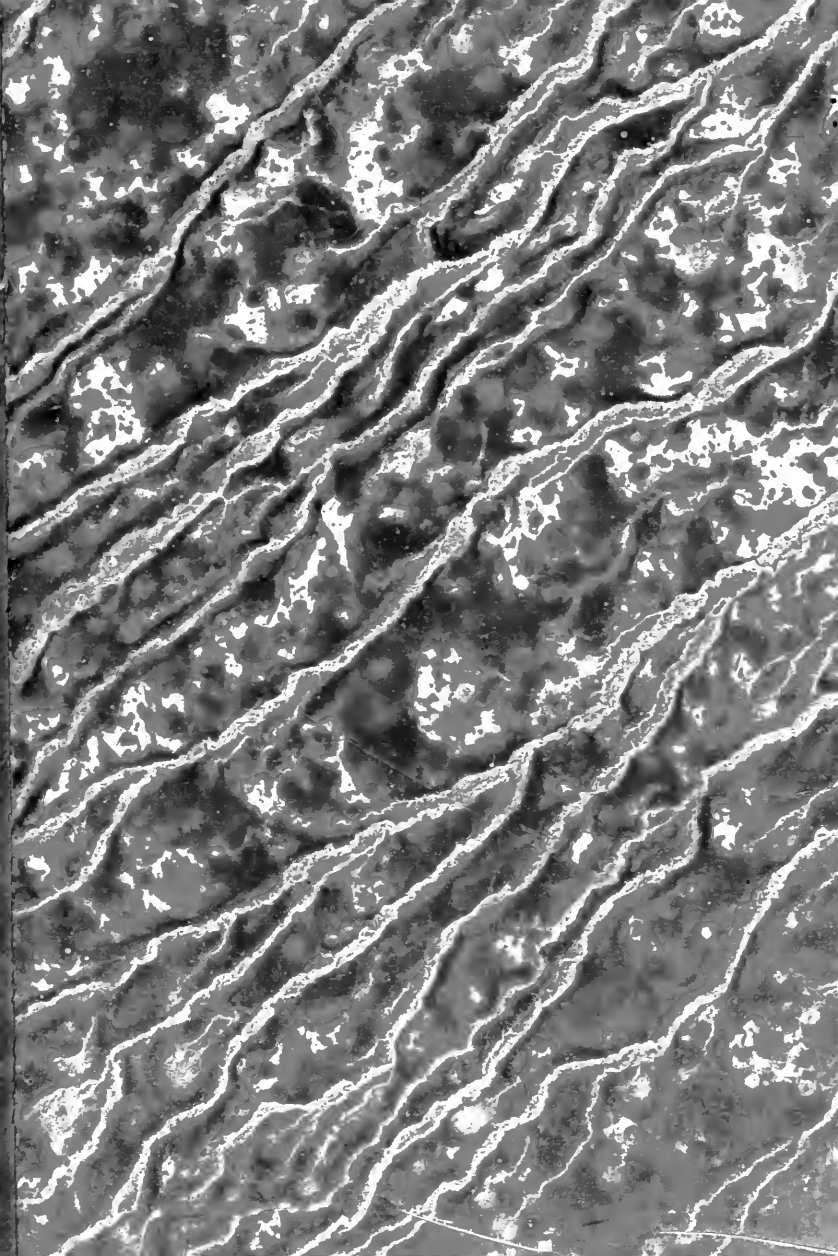


TR
2386
.R45
T32
1828
SMRS

TABLEAUX POÉTIQUES.

IMPRIMERIE DE H. BALZAC,

RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tableauxpotiqu00ress

LA BAYADÈRE.

MAIS LANS L'ATTABLEMENT OÙ SA BEAUTÉ SOMMEILLE,
UN AUTRE PLUS SECRET VIT, ET L'AU NORD LA RÉVEILLE.

Page 00.

Paris, au bureau de l'Ancien Journal des Dames N°. 1820.

TABLEAUX

POÉTIQUES.

Par

LE Cte JULES DE RESSÉGUIER.

Paris,

URBAIN CANEL,

RUE SAINT-GERMAIN DES PRÉS, No 9.

1828.

A

ALEX^dre. SOUMET.

C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.

A. DE LAMARTINE.

À

ALEX^DRE SOUMET.

Sur ces bords où du soir la brise est parfumée,
Où d'un soleil plus beau la terre est plus aimée,
Où l'homme par des chants exprime ses douleurs,
Où l'oiseau plus joyeux chante au milieu des fleurs,

Tu naquis, ô Soumet! tu naquis pour la gloire;
Vers elle tu tournas tes vœux adolescens;
Et, dans tes premiers jeux, une lyre d'ivoire
Mêla ses doux accords à tes premiers accens.
Ton beau ciel enivra ta poétique enfance
Des parfums d'un encens qu'il t'avait destiné;
Et Toulouse inscrivit le doux nom de Clémence*
Sur ton luth immortel de ses fleurs couronné.

Ils sont plus enivrans les accords de ta lyre
Que ces parfums légers qui montent dans les airs.
On retrouve son cœur et le premier délire
De ses jeunes amours, en relisant tes vers;
Car tes vers sont si doux! ils jettent dans les âmes

* Clémence Isaure.

Des troubles inconnus, de longs enchantemens :
Tendres, chastes et purs, ils ressemblent aux femmes,
Et c'est peu qu'ils soient beaux tes vers, ils sont charmans !
Tes vers sont pleins d'amour, tes vers sont l'amour même.
Comme elle doit t'aimer celle que ton cœur aime !
Et, fière chaque jour d'un triomphe nouveau,
Avec ravissement comme elle doit entendre
Ton nom, que l'amour rend si tendre !
Que la gloire a rendu si beau !

Comme ces Rois chrétiens, que Dieu semblait élire,
Qui consacraient leur glaive au tombeau du Saint-lieu,
Pour tes premiers succès tu consacras ta lyre
Sur l'autel même du vrai Dieu.

Des armes de la foi tu combattis le doute, *
Tu montras ce flambeau que le méchant redoute,
Son incrédule orgueil fut percé de ton dard;
La Vérité parut céleste et diaphane;
Et ta Muse attacha sa couronne profane
A la croix du saint étendard.

Ta voix, en soupirant, nous dit la plainte amère
De l'enfant du hameau sur la pierre oublié, **
De cette fille, en pleurs, qui demandait sa mère;
Et pour elle ton cœur nous donna sa pitié.
Celle dont l'avenir n'avait point de promesses,
Qui ne trouva jamais de toits hospitaliers,
A maintenant sa part à toutes les caresses

* Le premier ouvrage de M. Soumet est le poème de *l'Incrédulité*.

** Tout le monde connaît la délicieuse élégie de *la Pauvre Fille*.

Et sa place à tous les foyers.

Mais Saül est maudit, et sa bouche blasphême, *
Et contre Jéhova suscite les enfers;
Un berger, un enfant, mais choisi par Dieu même,
Paraît dans Israël et vient briser ses fers.
Aux appels d'une voix à ce monde étrangère,
De la voix qui tira les soleils du néant,
Avec son faible bras et sa fronde légère,
Le berger se présente au combat du géant;
Et la Muse frémit quand son hymne commence,
Car elle doit mêler, dans ses chants glorieux,
Les cris des réprouvés et les concerts des cieux.
Le poète et l'enfant, de cette lutte immense,
Tous deux sortent victorieux.

* *Saül*, tragédie.

Ce n'est pas d'un vain son la douceur éphémère,
L'avenir entendra ce chant qui nous ravit,
Comme un son échappé de la lyre d'Homère
Ou de la harpe de David.

Et puis tu la vengeas la céleste Amazone*
Qui partit du hameau pour couronner son Roi.
Sa belliqueuse ardeur dans ton âme résonne,
Et tu marches comme elle avec un saint effroi.
Tu la suis dans les cours, dans les fers, sous les tentes;
Dans le ciel, qui l'attend, tu sembles la chercher;
Ta muse est la colombe aux ailes éclatantes
Qui s'élance de son bûcher.

Mais l'on dit qu'une Fée, en son brillant empire,**

* *Jeanne d'Arc*, tragédie.

** Le succès des opéras de M. Soumet affligerait les amis de sa gloire s'il le détournait de la carrière tragique.

T'ouvre un palais magique où ta muse soupire;
Où cent jeunes beautés, se tenant par la main,
Sous les paillettes d'or, sous le lin des bergères,
Enlacent le poète en leurs danses légères,
Et du temple sacré lui ferment le chemin.
De ces enchantemens crains la douceur perfide;
Souviens-toi de Renaud dans les jardins d'Armide;
Fuis, fuis de ce séjour les pièges gracieux;
Prends ton vol, comme l'aigle, et monte dans les cieux.
La Poésie est Reine et fière; et son génie
Dédaigne le secours d'une molle harmonie.
Tu chantas la terreur, l'amour, la liberté :
Quel cœur à tes accens, quel cœur n'a palpité?
La tragédie, encore, a pour toi des couronnes;
Melpomène jamais, dans ses mâles douleurs,
Sur son manteau royal ne versa tant de pleurs

Que depuis que tu l'abandonnes!

D'un triomphe récent garde le souvenir; *
Ton passé glorieux te montre l'avenir.
Rends à nos cœurs émus les subites alarmes,
Vois ces tissus flottans encor baignés de larmes;
Dans ses émotions et ses ravissemens
Le parterre éclatait en applaudissemens;
Au battement des mains mille voix répondirent.
Et de ce bruit long-temps les voûtes retentirent;
Et ton père pleurait, et peut-être en ce jour
Eprouvait un orgueil égal à son amour.
Et quand de tes beaux vers le tragique interprète, **
Que la France admira, que la France regrette,

* Première représentation de *Clytemnestre*.

** Talma.

Dépouillant le regard du fils d'Agamemnon,
D'un bout du cirque à l'autre eut fait passer ton nom,
Un peuple tout entier, s'unissant à ta gloire,
Par un nouveau transport salua ta victoire.
Reste, reste fidèle à ton premier autel,
C'est assez d'un laurier, lorsqu'il est immortel.

ONDINE,

ou l'Esprit de l'Eau.

Pour achever de vivre elle attendait l'amour.

DELILLE.

ONDINE.

VIENS AVEC MOI DANS LE CREUX DU ROCHER,
SOUS LA CASCADE QUI S'ÉPANCHE,
SOUS LA POUSSIÈRE HUMIDE ET BLANCHE
QUAND TU VEUX TANT À ME CACHER!

Pag. 17.

Publié par Urbain Canel Rue St. Germain des Prés N.º 9 Paris 1828

ONDINE.

Il est autour de nous des êtres invisibles,
Nés d'un souffle idéal et cependant sensibles;
Le Sylphe transparent, qui d'un vol gracieux
Le soir, quand le jour meurt, semble chercher les cieux;

La vive Salamandre, aux ailes enflammées,
Le Gnome épouvantant les vierges trop aimées,
Et les jeunes Ondins, qui parmi les roseaux
Elèvent, en chantant, leur beau corps sur les eaux.
On dit que de nos maux ces êtres sont victimes
Dès qu'ils nous sont unis par des liens intimes :
Or, voilà que des flots respirant la fraîcheur,
Le regard attentif, près du lac, un pêcheur
Écoutait ce chant faible, expirant sur la rive,
Qu'exhalait une voix inconnue et plaintive :

« J'habite au fond de l'eau dont j'adore le bruit ;
» Sur le cristal mouvant je repose la nuit ;
» La perle et le corail, qui roulent avec l'onde,
» Couronnent dans le jour ma chevelure blonde,
» Je dessine, en jouant au milieu des cailloux,

» Des traits que m'ont offerts mes songes les plus doux ;
» Et parmi les lys bleus, parmi les blancs narcisses,
» De l'essence des fleurs je goûte les délices.
» Aux rayons du soleil, sous la vague d'argent,
» Je vois courir l'azur du poisson diligent.
» Je gouverne par un sourire
» Tous les sujets brillans de mon brillant empire ;
» Et je veux te donner, avec tout son pouvoir,
» Mon anneau d'algue de rivière ;
» Viens, je t'épouserai quand les astres du soir
» Répandront dans les flots leur tremblante lumière.
» Viens avec moi dans le creux du rocher,
» Sous la cascade qui s'épanche,
» Sous la poussière humide et blanche
» Où j'aime tant à me cacher !

» C'était là qu'un beau soir je m'étais reposée;
» Mon image brillait dans la fraîche rosée,
» Ta nacelle effleurait le bord silencieux;
» Tu me vis, tu crus voir une étoile des cieux!
» Et depuis ce moment mon sort est de t'attendre,
» Je cherche dans mes fleurs la trace de tes pas;
» Je t'appelle de loin, j'ai besoin de t'entendre,
» Ta vie a des secrets que je ne connais pas.
» Viens, il faut que je t'appartienne
» Pour que mon âme en tout soit semblable à la tienne.
» Viens mêler ta tristesse à mes enchantemens;
» Je t'offre tous mes jeux, donne-moi tes tourmens.
» Je n'entends de soupirs, au milieu de ma joie,
» Que les soupirs légers que la brise m'envoie,
» Et lasse d'un plaisir qui revient chaque jour,
» Je demande les pleurs, je demande l'amour.

» Mon existence est douce et ma vie est légère,
» Mais je suis au bonheur tout-à-fait étrangère.
» Malheureuse! je n'ai jamais rien désiré,
» Je n'ai jamais souffert, je n'ai jamais pleuré! »

Elle pleura bientôt comme une sœur des hommes;
Bientôt elle devint, hélas! ce que nous sommes;
Elle vécut long-temps de toutes nos douleurs,
Et trouva des poisons dans le parfum des fleurs.

LE VOILE.

O qui que vous soyez, ou mortelle ou deesse,
Si l'Olympe vous compte au rang des immortels,
Voyez un suppliant embrasser leurs autels!
Prêtez à mon malheur votre divin auspice;
O qui que vous soyez, devenez-moi propice!

PICHALD.

LE VOILE.

« Sous ce voile jaloux quel jeune cœur soupire?
» Quel est cet air si pur que ma bouche respire?
» C'est l'air du ciel... Je sens qu'un ange est parmi nous;
» O mes jeunes amours! répondez, est-ce vous?

» Vous ne répondez point. Pardon, belle étrangère,
» Les airs m'ont apporté sa voix fraîche et légère;
» A votre doux aspect tous mes sens sont troublés,
» Rien ne lui ressemblait, et vous lui ressemblez;
» Et si de vos beaux yeux j'apercevais la flamme,
» Je croirais voir briller un rayon de son âme.

» Un prestige m'abuse et la rend à mes vœux,
» Je sens tous les parfums qu'exhalaient ses cheveux,
» Et tout semble répondre à cette voix fidèle
» Qui me dit dans mon cœur : Regarde-la, c'est elle.

» Mais vous restez muette et détournez vos pas.
» Ah! quand je lui parlais, elle ne fuyait pas,
» Elle me regardait, elle venait bien vite

» Près de moi... puis mes bras s'opposaient à sa fuite. »

Et la vierge écoutait tremblante de bonheur
Cette voix qui jamais ne devient étrangère;
Elle fuyait pourtant... sous la gaze légère
Elle cachait ses traits, croyant cacher son cœur.

Ainsi le feu, veillant durant la nuit heureuse,
Dans un albâtre pur nous cache sa clarté :
A travers le voile enchanté
Un jour plus doux s'étend sur l'alcove amoureuse.

Et lui la reconnut; il arrêta ses yeux
Sur l'innocence en pleurs et d'amour alarmée;
Et dit : « Fuyez, fuyez; mais vous serez aimée
» Malgré cette frayeur, ce voile, ces adieux.

» Que le sort nous sépare ou bien qu'il nous rassemble,

» Je vous serai fidèle, ô mes jeunes amours!

» Hélas! nous n'avons pas juré de vivre ensemble,

» Mais nous avons juré de nous aimer toujours. »

LE CONVOI

d'Isabeau de Bavière.

Ah! de tous les malheurs le crime est le plus grand;
Le crime dont l'aspect t'irrite et t'importune,
A besoin de pitié plus qu'une autre infortune.

ALEX. SOUMET.

LE CONVOI

d'Isabeau de Bavière.

Les voiles de la nuit enveloppaient la terre,
Et, dans les arbres noirs, la lune, avec mystère,
Jetant de ses rayons l'éclat pâle et tremblant,
Éclairait un cercueil couvert d'un linceul blanc.

Des feux légers, errant sur les eaux de la Seine,
Dirigeaient un esquif vers la rive prochaine,
Et des hommes marchaient, faisant trembler le bord
De leurs pas ralentis sous le poids de la mort.

Des voix qui se mêlaient au murmure de l'onde
Semblaient nous annoncer, par un chant solennel,
Qu'une vierge de moins gémissait dans ce monde,
Et qu'un ange de plus souriait dans le ciel.

Et moi, je m'avançai pour pleurer l'innocence,
Pour voir si le trépas ressemble à l'espérance,
Si la vierge appelée au céleste séjour
Conserve dans ses traits des souvenirs d'amour.
Mais je n'aperçus point les pieuses offrandes,
Les emblèmes touchans. les voiles, les guirlandes,

Et je cherchais encor, d'un regard attristé,
Ces fleurs que la mort même accorde à la beauté.
Tout à coup, d'un flambeau la rapide lumière
Me montra le convoi d'Isabeau de Bavière.

En signes menaçans, sur ce front réprouvé,
L'anathème éternel semblait être gravé,
Et, d'un ange vengeur au cercueil poursuivie,
Sa mort m'épouvanta presqu'autant que sa vie.
Je ne pus soutenir ce spectacle odieux :
Ses crimes tout vivans passaient devant mes yeux.

Parjure à ses sermens, femme et Reine adultère,
Dans le sein de la France appelant l'Angleterre,
Humiliant nos lys sous de honteuses lois,
Elle affligea long-temps le règne des Valois :

Sur leur trône orageux funeste passagère,
Son peuple lui garda le nom de l'Étrangère.

Silence!... Elle fut Reine, et l'on voyait encor
Briller sur son front pâle une couronne d'or.
Point de peuple à sa suite, et surtout point de larmes;
Un simple chevalier revêtu de ses armes,
Un serviteur, comme elle à la France étranger:
Dieu seul en ce moment semblait la protéger;
La Prière, montant sur ses ailes de flamme,
Ne désespérait pas du salut de cette âme;
La grande croix d'argent, les grands cierges bénits,
Par des sentiers étroits marchaient vers Saint-Denis;
Et, d'un pieux respect conservant l'apparence,

Des moines tristement conduisaient son cercueil,
Pour qu'il ne fût pas dit qu'une Reine de France
Descendît au tombeau sans cortége et sans deuil.

L'ÉTOILE.

J'ai toujours trouvé que le ciel avait une véritable physionomie, tantôt paternelle, tantôt irritée, et ce soir il condamnait notre amour.

Mme de Stael.

L'ÉTOILE.

Déja de feux brillans tout le ciel étincelle :
Après un jour si beau, Dieu! que la nuit est belle!
A sa douce clarté je puis encor te voir;
Oh! viens, viens respirer l'air parfumé du soir.

Sous l'ombre qui descend et va couvrir la terre
J'ose mieux de mon cœur révéler le mystère,
Te dire quel bonheur tu répands sur mes jours
Et l'ineffable espoir d'être heureuse toujours.
Vois cet astre éclatant qu'aucune ombre ne voile,
C'est l'astre protecteur, c'est la plus belle étoile;
C'est la mienne... Et, ces mots à peine prononcés,
Involontairement ses yeux se sont baissés.
Elle se ressouvient des heures de souffrance;
Craintive, se repent même de l'espérance:
Elle a peur de sa joie, elle tremble en son cœur
D'avoir du sort jaloux défié la rigueur:
Et quand son œil troublé se relève, un nuage
Sur l'étoile, en passant, confirme le présage.

LE CHARME.

Il est des jours de paix, d'ivresse et de mystère
Où tout le cœur savoure un charme involontaire.

VICTOR HUGO.

LE CHARME.

Les plus brillantes fleurs qui parfument l'été,
Et celles qui le soir couronnent la beauté,
Les doux ravissemens, les naïves tendresses,
Les rêves infinis et les saintes promesses,

Tout s'efface ; et bien jeune on compte de vieux jours ;
On aime quelque temps et l'on pleure toujours.
Je pleure ; et cependant, n'est-il pas une femme,
Une autre.... qui comprend et console mon âme ;
N'ai-je pas son regard, son muet entretien,
Son cœur qui doucement lui révèle le mien,
Et dans l'ombre tout bas mes peines confiées,
Et par ses jeunes mains mes larmes essuyées ?
De tous mes maux alors je cherche à la guérir ;
Car moi, de ma douleur je ne puis que mourir.
Au sort qui me poursuit elle demande grâce ;
Dans mon abattement elle espère à ma place ;
Sourit à mes tourmens par ses vœux suspendus,
Et me redit des mots autrefois entendus.

Je ne suis pas bien sûr, quand je suis auprès d'elle,

Si ma vie est à moi, si ma vie est réelle,
Si je suis abusé par un songe charmant;
Tout ce qui l'environne est un enchantement.

Sa main brille, en courant, sur l'émail de sa lyre,
Ses beaux yeux sont levés vers le ciel qui l'inspire;
Et, parmi les accords, on entend soupirer
Sa voix, qui nous ravit et qui nous fait pleurer.
Par sa douce couleur son écharpe de soie
Me parle de printemps, d'espérance et de joie;
Ses chants parlent d'amour, et mon cœur ranimé
Aime, ou se ressouvient, du moins, d'avoir aimé;
Et je dis, plus crédule en ma joie éphémère:
« Il est de doux momens dans cette vie amère. »

LA JEUNESSE.

Je fus ingrate envers la Providence en n'étant point heureuse.

Mme la Dsse de Duras.

LA JEUNESSE.

Quoi ! dans vos plus beaux jours en secret alarmée,
Vous craignez le malheur, vous osez le prévoir.
Vous ne vous flattez pas, bien jeune et bien aimée,
Que le sort vous oublie et passe sans vous voir.

N'attristez pas les fleurs qui parent votre tête,
Suivez les flots du temps sans y marquer d'écueil,
La Jeunesse... c'est une fête;
N'y prononçons jamais des paroles de deuil.

Ne désespérez pas des chances fortunées;
Sur nos maux, en passant ne jetez qu'un regard;
Chantez, et fiez-vous à vos jeunes années,
Au sort, à la vie, au hasard.

Des voluptés du cœur l'ivresse est insensée.
De la coupe jamais ne touchez que le bord;
Que l'amitié soit dépassée!
Mais n'allez pas plus loin... c'est l'amour! c'est la mort!

Vivez, pour vous la vie est si facile encore!

Sur son sable doré laissez l'onde courir,
Des nuages du soir ne voilez pas l'aurore,
N'effrayez pas la fleur qui commence à s'ouvrir.

Laissez-nous les tourmens d'une longue souffrance,
Tous nos jours orageux, nos affreux lendemains;
Laissez-nous les regrets; et voyez l'espérance
Marcher sur tous vos pas et dans tous vos chemins.

Voyez, le lac se plait à répéter vos charmes;
Souriez au destin, le destin sourira;
Gardez-vous de pleurer, car le malheur viendra,
Si vous l'appelez par des larmes.

LE BAL.

Et ne vous faites pas illusion, Monsieur : si l'on vous voit venir avec plaisir au bal, c'est que vous faites partie du bal, et que vous êtes par conséquent une fraction de sa nouvelle conquête.

Le Cte Xavier de Maistre.

LE BAL.

Vous voilà sous nos yeux, pour d'autres yeux parée:
Allez, allez chercher les jeux d'une soirée;
Mais songez bien qu'ici l'on vous aime toujours,
Et n'allez pas chercher, surtout, d'autres amours.

Jusques dans nos regrets nous trouverons des charmes,
Les sourires du bal ne valent pas nos larmes;
Là souvent, tout est faux, les cœurs, les diamans,
Le rire, les discours, la jeunesse des belles;
Et vous allez mêler à ces déguisemens,
Vos grâces et vos fleurs qui sont bien naturelles.
Partez : sur vos chemins répandez les bouquets.
N'épargnez pas les fleurs; car, dans tous nos bosquets.
Pour les succès brillans, que chaque soir vous donne.
Chaque nouveau matin parfume une couronne.

Sur ses charnières d'or l'écrin s'est refermé :
Elle prend les gants blancs, le mouchoir parfumé;
Regarde sa corbeille, et choisit elle-même
L'éventail exhalant les doux parfums qu'elle aime.
Elle agite, en sa main, d'un mouvement égal,

Les étoiles d'acier sur le bois de sandal,
Et cache sa parure et ses grâces françaises
Sous le manteau brillant des couleurs écossaises.

Mais déjà, par la voix du laquais galonné,
Le signal du départ à Madame est donné;
L'équipage s'avance avec ses deux lumières,
Les écussons dorés sur l'émail des portières,
Et du landau brillant, qui résonne et qui fuit,
On ne voit plus les feux, on n'entend plus le bruit.

De l'hôtel éclatant l'aspect est magnifique;
Les cristaux enflammés colorent le portique,
D'un tapis de velours les marbres sont couverts;
On voit un long chemin de roses, d'arbres verts,
Où la beauté s'élance et suit, d'un vol rapide,

Vers le bal commencé, l'étranger qui la guide.
Elle entre, elle s'incline, et de loin, par hasard,
Dans une glace encor rencontre son regard.

Elle a fui le bonheur pour ses folles images;
Elle a quitté nos soins pour de brillans hommages;
Pour les discours flatteurs des jeunes merveilleux
Qui parlent à voix basse et qu'on n'entend que mieux.
La rose, sur son front, aux rubans enlacée,
Et pour la contempler une foule empressée,
Le bal et les danseurs, et puis ces mots si doux :
« La walse va finir, la prochaine avec vous. »
Et son cœur s'enivrait, en se croyant fidèle,
De ces propos charmans dont s'enivre une belle.

Et moi, je l'attendais; je comptais les instans,

Sur l'émail où l'acier marque les pas du temps;
Ma pensée, en secret, pour tromper mon attente,
Suivait, au fond du bal, son écharpe flottante;
Et puis je me disais : Elle danse à ravir,
Pour flatter mon orgueil et pour mieux m'asservir,
Ne cherche, dans sa gloire et dans sa renommée,
Qu'un moyen de me plaire et d'être plus aimée!
A son triomphe ainsi je me sentais lié,
Je m'enivrais comme elle; et j'avais oublié
Que la parure est tout; qu'en public une amante
Aime tous les regards qui la trouvent charmante;
Que la danse sur elle a des droits absolus,
Et qu'une femme, au bal, ne nous appartient plus.

DELPHINE.

A Mad^lle Delphine Gay.

Une grâce enivrante à sa beauté se mêle,
Et ses chants inspirés sont gracieux comme elle.
Déjà d'une couronne ornant ses blonds cheveux,
Son jeune et beau génie a fait plus que nos vœux.

BELMONTET.

DELPHINE.

Homère en la voyant, Homère aurait chanté;
Raphaël à la toile eût appris sa beauté.
Maintenant nos pinceaux, nos vers sont inhabiles,
Ils ne sauraient fixer des traits aussi mobiles,

Et l'on peindrait plutôt les doux rayons des cieux,
Que les rayons plus doux qui tombent de ses yeux.

Le vague enchantement du bruit lointain des lyres,
L'ivresse des parfums, le charme des sourires,
Le premier sentiment, qu'un mot vous révéla,
C'est Delphine... Chactas l'eût nommée Atala.

Son âme est un secret d'amour et d'harmonie;
Son esprit vif et prompt a l'élan du génie;
Elle comprend la gloire, elle aime son danger;
La gloire est un péril qu'elle peut partager.
Avec ravissement elle a vu la tempête,
Les vents impétueux ont sifflé sur sa tête,
Et, de braver l'orage éprouvant le besoin,
Elle a dit au pilote : Il faut aller plus loin!

Et dès que le zéphir la ramène au rivage,
On la voit se courber sur la roche sauvage,
Et jeter, en riant, dans les flots azurés,
Des coquilles de nacre et des cailloux dorés.

De la terre et du ciel c'est un divin mélange;
Tantôt comme la femme, et tantôt comme l'ange,
Elle peut soutenir le vif éclat des cieux;
Et nos faibles regards lui font baisser les yeux.

Voyageuse ici-bas, céleste passagère,
Elle n'a de nos maux qu'une atteinte légère;
Comme une douce pluie aux beaux jours du printemps,
Les pleurs dans ses beaux yeux ne restent pas long-temps.
Elle chante! et l'écho des pieuses enceintes
Ajoute un nom de plus au nom des Muses saintes;

Et rêvant de triomphe et d'immortalité,
On nomme avec orgueil cette jeune beauté
Qui, sur sa lyre d'or ou sa harpe d'ébène,
Fait sourire l'amour ou pleurer Magdeleine.*

* Le poëme de Magdeleine, par Mlle Delphine Gay.

DELPHINE

A la coupole de Sainte-Geneviève.

Un céleste pouvoir secondait mes efforts ;
Le Seigneur m'inspirait ; sa divine lumière
Embrasait de ses feux mon âme tout entière.

M^lle^ Delphine Gay.

DELPHINE

A la coupole de Sainte-Geneviève. *

De magiques pinceaux évoquent à nos yeux
Les âges de la France et dévoilent les cieux;
Et sous la coupole immortelle,
Le génie inspiré se révélait deux fois,

* Mademoiselle Delphine Gay a récité les beaux vers de son Hymne à Sainte-Geneviève sous le dôme même où les chefs-d'œuvre de M. Gros retracent les principales époques de la monarchie.

Lorsque tu chantais, pâle et belle,
Et brillais au milieu des anges et des rois.

Lutèce a cru revoir sa céleste Patronne;
Ta voix de notre gloire a marqué tous les pas;
Tu chantes les lauriers dont elle se couronne :
Il en est un pourtant que tu ne chantes pas.

La foule t'accompagne à l'enceinte divine;
Elle brûle à tes pieds un encens qui t'est dû,
Et tout bas se demande, en écoutant Delphine,
Si la femme est montée, ou l'ange descendu!

LA SOURCE

Des Montagnes.

Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrens, dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!

Casimir Delavigne.

LA SOURCE

Des Montagnes.

C'ÉTAIT un lieu désert, du bonheur ignoré;
On eût dit le chaos dans un monde incréé.
Les vents se déchaînaient en fureurs inutiles,
La tempête battait des rochers immobiles.

A l'aspect de ces monts qui sont frappés de mort,
L'homme effrayé s'arrête et n'attend rien du sort.
Tout à coup franchissant leurs cîmes éternelles,
Un aigle m'apparut; je demandai ses ailes :
J'essayai les détours d'un pénible chemin
Pour sortir du néant, pour respirer enfin.
Et déjà l'air plus pur, le bruit des eaux lointaines
Promettaient à ma soif la fraîcheur des fontaines;
Une source appelait, hâtait mes pas errans;
L'azur des cieux courait dans ses flots transparens;
Le printemps s'égarait dans l'aride vallée,
Et je vis la nature en son deuil consolée;
Un asile où le saule, en courbant ses rameaux,
Nous rappelle les pleurs qu'on verse sur nos maux;
Où l'âme se rassure, et, doucement rêveuse,
Ose croire un moment que la vie est heureuse.

Des symboles de fleurs disent au cœur charmé
Que, dans ce frais séjour, des êtres ont aimé.
L'œil, en cherchant long-temps, distingue sur la pierre
Quelques mots effacés d'une longue prière:
L'espérance immortelle habite ce beau lieu,
Et l'on y souffre moins, car on y pense à Dieu.

Là, le bruit lent et doux de l'onde solitaire
Endormait, dans mon cœur, les chagrins de la terre,
Comme un chant maternel, dans les pleurs commencé,
Endort un jeune enfant doucement balancé.
La ronce et les lys bleus, détachés de la rive,
Qu'entraînait à la fois la source fugitive,
M'annonçaient que le temps, plus fort que le malheur,
Aussi bien que la joie emporte la douleur:
Et la nymphe de l'eau, sur ses algues couchée,

Versait tous les trésors de son urne penchée;
Ainsi que l'amitié, fidèle dans son cours,
Répandant ses bienfaits, les répandant toujours,
Elle donnait la vie à la terre inféconde,
Et les fleurs renaissaient sous l'écume de l'onde.

Et toi, comme ces fleurs, tu renaîtrais aussi,
Toi, qui languis d'amour et souffres loin d'ici,
Toi, dont la jeune vie est d'avance épuisée,
Dans ces lieux un beau ciel, une fraîche rosée,
Un air suave et pur viendraient te ranimer;
Tu reprendrais ta force; il en faut pour aimer.

LE PÈLERIN.

Imité de Walter Scott.

Tel est des livres saints l'enseignement suprême ;
Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas.
Qu'un refus est là haut puni comme un blasphême;
Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas.

Alex. Guiraud.

LE PÉLERIN.

« Le vent du nord mugit; et sous sa froide haleine
» Le lourd bâton échappe à ma tremblante main;
» La neige tombe, elle couvre la plaine,
» Et j'ai perdu la trace du chemin.

» Que la pitié vous réveille et vous guide!
» Oui, levez-vous, beau seigneur, ouvrez-moi.
» Je ne suis point un vagabond perfide,
» Qui vient après avoir chassé le cerf du roi.

» J'arrive des lieux saints, j'apporte des reliques,
» Je sais des oraisons et de pieux cantiques;
» Je vous les apprendrai : le plus heureux mortel
» A toujours quelque chose à demander au ciel.

» Accordez au vieillard l'asile qu'il réclame.
» Les ans et le malheur sont un pesant fardeau.
» Ah! pour l'amour de Notre-Dame,
» Ouvrez au pélerin la porte du château.

» Le fleuve gronde et franchit le rivage;

» La pluie et les autans précipitent son cours.
» Il faut parmi les flots que je cherche un passage,
» Si vous ne venez pas bien vite à mon secours.

» De grâce, hâtez-vous; je souffre... Hélas! ma plainte
» De ce château ne passe point le seuil.
» Daigne le Ciel, daigne la Vierge sainte
» En écarter la douleur et le deuil !

» Si l'orage et la nuit viennent à vous surprendre,
» Que Dieu veille sur vous! qu'une âme douce et tendre
» Vous accorde, en allant au-devant de vos pas,
» Cette hospitalité que vous n'accordez pas. »

C'est ainsi qu'il priait; mais nul ne se présente;
Le châtelain s'endort au récit de ses maux.

Qu'il dorme maintenant; car les vents et les flots
Emprunteront demain cette voix gémissante,
Pour hâter son réveil et troubler son repos.

L'aurore de ses feux colora le rivage;
On vit briller l'éclat d'un jour pur et serein;
Mais, parmi les roseaux et l'humide feuillage,
On trouva seulement le bâton de voyage,
Le rosaire et la croix du pauvre pélerin.

LE PASSÉ.

Je regarde à présent la vie
Comme un lieu que j'aurais quitté.

Mme Desbordes Valmore.

LE PASSÉ.

Que j'ai souffert dans mes jeunes années,
Quand je croyais aux longs enchantemens !
Que j'ai souffert aux heures fortunées,
Lorsque ma joie était dans mes tourmens !

Tout est fini maintenant, et j'oublie,
J'oublie un nom que je disais tout bas :
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Le soir encore, à travers la vallée,
Voit-on passer, dans la blanche vapeur,
Comme autrefois, une femme voilée
Qui n'est pas seule, et dit pourtant : J'ai peur !
Sont-ils troublés quand leur âme est ravie?
Des pas jaloux poursuivent-ils leurs pas?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Prépare-t-on une chaîne inflexible
Pour retenir de légères amours?

Comme autrefois croit-on que c'est possible,
Comme autrefois se trompe-t-on toujours?
La jeune fille est-elle poursuivie
Par des remords après de longs combats?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Près de l'autel où l'encens s'évapore,
Va-t-on prier pour des êtres chéris?
Et s'aime-t-on, et s'écrit-on encore,
Et les billets sont-ils toujours surpris?
Un mot charmant donne-t-il la folie?
Un mot cruel donne-t-il le trépas?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Est-il encor, sous des gazes discrètes,
Des yeux d'azur, de longs cheveux dorés,
De douces voix et des bouches muettes,
Et des adieux et des cœurs déchirés?
Puis des talens, et toujours de l'envie;
Puis des bienfaits, et toujours des ingrats?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

L'INFIDÈLE.

Et ne le vois-tu pas, dans son ennui mortel,
Accablé de succès, de faveurs méprisées,
Changeant sans cesse et d'idole et d'autel,
Succomber sous le poids de ses chaînes brisées.

Mme Sophie Gay.

L'INFIDÈLE.

Le manteau des guerriers flottait sur son épaule;
Il tenait en sa main un glaive redouté;
Et la couleur des yeux des filles de la Gaule
De son noble regard tempérait la fierté.

Il disait qu'il m'aimait et qu'il me trouvait belle,
Et qu'à moi pour toujours son cœur s'était donné.
Il me trompait, pourtant : j'étais toujours fidèle,
Et lui toujours coupable et toujours pardonné.

Souvent je maudissais sa puissance et sa gloire ;
Des plus cruels soupçons mon cœur était troublé ;
Il disait, « ce n'est pas ; » et je n'osais plus croire
Ce dont j'étais bien sûre avant qu'il eût parlé.

L'ingrat ! il m'aimerait si mon cœur moins sensible
N'eût pas été toujours docile à l'écouter ;
Et si près d'un rival, d'un rival impossible,
De mon ardent amour il avait pu douter.

Pourquoi vit-on encor quand la vie est sans charmes ?

Je croyais qu'on mourait; je l'avais espéré !
Mais non, l'on ne meurt point ni d'amour ni de larmes;
Car je l'ai tant aimé, car je l'ai tant pleuré !

C'en est fait, il a fui; de nouvelles amantes
S'exposent, sans défense, aux douceurs de sa voix;
Il a fui pour toujours; mais dans des nuits charmantes
Il revient, malgré lui; je l'entends, je le vois :

Le manteau des guerriers flotte sur son épaule;
Il porte dans sa main un glaive redouté;
Et la couleur des yeux des filles de la Gaule
De son noble regard tempère la fierté.

LA BAYADÈRE.

A Emile Deschamps.

Le mérite en repos s'endort dans la paresse.

BOILEAU.

LA BAYADÈRE.

Grace de l'Orient que le plaisir forma;
Prêtresse de l'amour au temple de Brahma,
Sous le feu du soleil qu'un doux voile modère,
Au sein des voluptés s'endort la Bayadère :

Elle oublie un moment les rites commencés,
Les chants harmonieux et les pas cadencés;
A ses jeux, à son culte on la croit infidèle;
Ses attributs oisifs sont jetés autour d'elle.
Et son bras, mollement, sans force abandonné,
Se courbe sous le poids de son front incliné.
Mais dans l'accablement, où sa beauté sommeille,
Un accord retentit; et l'accord la réveille.
Elle reprend soudain son élégant essor,
Agite son écharpe et sa cymbale d'or,
Et surpasse et ravit tout ce qui l'environne;
De son schall en dansant enlace sa couronne,
Et de ses vêtemens fait briller les couleurs
Sous un voile embaumé d'aloës et de fleurs.

Émile, mon Émile, ainsi tu te reposes

Sur un luth entouré de verveine et de roses ;
Tu veux, fuyant la gloire attachée à tes pas,
Oublier des succès que nous n'oublirons pas.
Entends le bruit lointain des flots des cascatelles;
Le poétique bruit des ondes immortelles
Te dit le nom d'Horace... A ce nom, lève-toi :
Voilà l'accord divin ! Et tu t'endors; pourquoi?
Pourquoi ta muse, encor de gloire dédaigneuse,
Ne reprend-elle pas sa lyre harmonieuse?
Vois la jeune Indienne, au bruit des instrumens,
Retrouver son triomphe et ses enchantemens;
Et toi, brillant, léger et nonchalant comme elle,
Tu peux te couronner d'une gloire nouvelle.
Horace, tes rivaux, tes amis, tes amours,
Te disent de chanter et de chanter toujours.

LA FÊTE.

Voudrait-on chanter vos louanges?
Autant vouloir flatter des anges :
La lyre humaine n'y peut rien.
Sur la terre, mal célébrée,
Contentez-vous d'être adorée,
Et, pour cela, vous l'êtes bien.

Émile Deschamps.

LA FÊTE.

Dans la cité brillante, ou la sombre vallée,
Dans le temple superbe, ou l'église isolée,
Depuis que l'aube humide a blanchi l'horizon,
Aujourd'hui tout invoque et célèbre ton nom,

Aujourd'hui c'est ta fête ; et pour toi l'on moissonne,
Partout, toutes les fleurs pour former ta couronne.

La beauté, jeune et vaine, aujourd'hui, sans effroi,
N'oserait d'un bouquet se parer devant toi ;
Et même la plus fière, en inclinant sa tête,
T'apporte son offrande, en disant : C'est ta fête.

Les tendres amitiés, ces célestes amours,
Veulent marquer ce jour entre tes plus beaux jours ;
Elles vont, en chantant d'une voix amoureuse,
T'exprimer tous leurs vœux, te prier d'être heureuse.

Mais je ne sais pour toi quel bonheur implorer !
Je ne vois pas pour toi ce qu'on peut désirer !
Ce n'est pas, sûrement, que tu sois plus charmante,

Que ta voix soit l'écho d'une âme plus aimante,
Que des regards plus doux s'échappent de tes yeux,
Que tes chants soient plus purs et plus harmonieux!
Je ne sais pas vouloir qu'on t'aime davantage,
Que tu sois plus modeste et que tu sois plus sage...

Mais je voudrais, le soir, quand tes pas adorés
Volent sur les parquets de nos salons dorés,
Quand la foule est ravie, autour de toi pressée,
Je voudrais être, alors, présent à ta pensée;
Quand tes beaux yeux sont clos sous un sommeil léger,
A tes songes heureux n'être pas étranger.
Quand le soleil couchant, dans les flots étincelle,
Je voudrais, sur mon lac, conduire ta nacelle;
Que ton voile essuyât les pleurs des saules verts,
Et que ta voix se plût à répéter mes vers.

LES TROUBLES.

Un songe, un rien, tout lui fait peur.

La Fontaine.

LES TROUBLES.

Ainsi que les bouleaux tremblent sur nos fontaines,
Vous tremblez au doux bruit des louanges humaines.
Vos troubles sont charmans, on dit qu'ils sont trompeurs ;
Moi je ne le dis pas, et je crois à vos peurs.

Vous craignez vivement de plaire, d'être aimée;
Et vous avez raison d'être bien alarmée.
Contre un pareil effroi quel secours espérer?
Certes, ce n'est pas moi qui puis vous rassurer!
Quand un ange nous vient des voûtes éternelles,
On entend dans les airs frémir ses blanches ailes;
L'enfant, qui nous séduit, a peur en triomphant;
Et vous tenez beaucoup de l'ange et de l'enfant.
J'ai mes troubles aussi, j'ai mes frayeurs secrètes :
Le sort peut me jeter loin des lieux où vous êtes;
Alors, je crains l'absence et ses pénibles jours;
Je crains, en vous aimant, de vous aimer toujours;
Je crains le souvenir de vos douces alarmes,
De vos chants commencés, de vos timides larmes;
Je crains, portant mes pas et mes regards ailleurs,
De ne jamais trouver de semblables frayeurs.

L'ODALISQUE.

Déïphire, trop émue pour goûter les douceurs du sommeil, était assise près d'une fenêtre à grillage d'or; et s'accompagnant avec le psaltérion, elle chantait cette Casside sur le mode Nava, dont on se sert en Asie pour pleurer l'absence des amans.

MARCHANGY.

L'ODALISQUE.

« Oh ! que ne puis-je fuir le maître que je sers !
» Loin du sérail inaccessible,
» Joindre le bien-aimé sous le lotos flexible
» De la fontaine des déserts !

» Pourquoi, jeune guerrier, sous ta brillante armure,
» Ne pas laisser ta grâce et tes traits inconnus?
» Le vent a fait flotter ta longue chevelure;
» Ton casque à mes regards ne te dérobait plus.
» J'ai vu l'azur briller sous ta paupière humide;
» J'ai senti mon cœur battre et tout mon corps frémir.
» Comme une gazelle timide,
» Je tremble encore, émue à ce doux souvenir.
» J'en atteste du ciel les brillantes étoiles,
» J'en jure par ces nœuds et par ces chastes voiles,
» Dans le désert brûlant si j'étais près de toi,
» Mon paradis serait sous ta tente poudreuse,
» Et des houris la plus heureuse
» Serait moins heureuse que moi.

» La fortune à mes pieds peut répandre un nuage

» De perles, de rubis, d'or et de diamans;
» Va, ce sable léger qui vole à ton passage,
» A pour moi plus de prix que ces vains ornemens.

» Libre, je deviendrais ton esclave fidèle,
» Et l'amour unirait nos cœurs,
» Comme au lait écumant le miel doré se mêle
» Dans la coupe de nos pasteurs.
» Ne crains pas le harem; sur moi sois sans alarmes,
» Le souffle d'un tyran ne m'approche jamais:
» Mon miroir seul a vu mes charmes,
» Et mon bain seulement a touché mes attraits.

» Nous avons la même prière,
» Sans avoir les mêmes autels;

» Viens donc, viens m'expliquer les secrets éternels;
» Je marche dans la nuit, fais-moi voir la lumière;
» Que ta foi soit mon guide, et ton bras mon soutien.
» Je t'offre, avec mon cœur, ma crédule ignorance:
» Je veux tout partager, ton sort, ton espérance,
» Car je ne puis avoir d'autre Dieu que le tien.

» Comme la colombe éclatante
» Qui demande son frère aux beaux jours du printemps,
» Parmi les croissans d'or mon écharpe flottante
» Va t'annoncer que je t'attends. »

Le ciel est calme et pur, la nuit silencieuse;
Cette plainte d'amour, douce et mélodieuse,
S'élève dans les airs, et le zéphir léger
La porte sur son aile au cœur de l'étranger,

Il veut répondre, et craint que sa voix imprudente
N'éveille le soupçon autour de son amante;
Il prend son luth d'ivoire; en sons harmonieux
Ses soupirs plus discrets s'exhalent vers les cieux.
Tels de faibles échos, sur des rives lointaines,
Répondent doucement aux accens des Sirènes.

Le signal attendu se montre sur les tours;
Un esclave séduit guide, par cent détours,
Le jeune amant aimé vers l'asile où repose
La beauté d'Orient sur sa couche de rose.
Ils s'enivrent d'amour, et se parlent tout bas,
Et laissent passer l'heure, et n'aperçoivent pas.
Sous les plis du rideau qui lentement se lève,
La tête du Sultan, son regard et son glaive.

LE SCHALL.

Le schall, qui est en même temps si antique et si propre à être dessiné de tant de manières, drape, voile, cache tour-à-tour la beauté, et se prête aux plus séduisantes expressions.

Mme de Krudner.

LE SCHALL.

Quand le pâtre hardi poursuit, de cime en cimes,
Le chamois bondissant sur le bord des abîmes,
Sa femme suit de l'œil les périlleux chemins ;
Et ses jeunes enfans, de leurs petites mains.

Tournent, sur les fuseaux, au fond des Pyrénées,
Les laines de Bigorre aux belles destinées.

De ton corps élégant, pour marquer les contours,
Les bergères, le soir, en chantant leurs amours,
Forment légèrement ces tissus, que Barèges
Colore dans ses fleurs et blanchit dans ses neiges.

Lorsque tu pars voilée et prends ton jeune essor,
Tes grâces sous ton schall te trahissent encor;
Et lorsque dans la foule à ma vue incertaine,
Apparaît, en fuyant, ton image lointaine,
Les palmes d'Orient où s'enlacent nos fleurs
Appellent mes regards par leurs vives couleurs;
Et la pourpre dans l'air comme un signal me guide

Et dirige vers toi ma marche plus rapide.

De peur que trop d'éclat n'éblouisse mes yeux,
J'aime qu'un doux nuage obscurcisse les cieux;
J'aime que le lin pur et les gazes modestes
Amortissent le feu de tes regards célestes;
Que les mobiles plis des légers vêtemens
Dessinent tous tes pas et tous tes mouvemens;
Et que tes traits divins, se cachant à la terre,
Soient, ainsi que ton cœur, un étonnant mystère.

L'AMOUR.

. . . . . Et, faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.

André Chénier.

L'AMOUR.

Pour mes songes heureux d'espoir, de poésie,
C'est toi, dans mon sommeil, que mon âme a choisie ;
Comme une étoile en feu, qui descend et qui fuit,
Ton image brillante apparaît dans ma nuit.

Et la vive clarté de l'aurore nouvelle,
Comme toi fraîche et pure, à mes yeux te révèle.

On prétend que l'amour a troublé ma raison;
On dit que ma voix tremble en prononçant ton nom,
Que je cherche tes traits dans le cours des fontaines,
Que j'écoute l'écho de quelques voix lointaines,
Et, qu'égarant mon cœur dans un autre univers,
A ma lyre, en ton nom, je demande des vers!

Mais toi, tu ne sais pas, je ne sais pas moi-même,
Si cet enchantement annonce que je t'aime.
J'ignore quel pouvoir t'abandonne mes jours,
Et, si je le savais, je le tairais toujours;

Car je ne voudrais pas, dans cette ardente flamme,
Entraîner avec moi l'innocence d'une âme.
Je ne veux pas livrer ta jeunesse aux douleurs,
Effacer ton sourire et t'apprendre mes pleurs.

LE SOUVENIR.

Je n'aime entre les jours que ceux qui sont passés.

A. S. Saint-Valry.

LE SOUVENIR.

Sur ces paisibles bords le bruit du monde expire;
Le désespoir est calme et le bonheur soupire.
Souriant avec grâce ou triste avec orgueil,
La nature y répond à ma joie, à mon deuil;

Et les flots balançant les éclatantes voiles,
Les cygnes, les rameaux, les fleurs et les étoiles
Bercent ainsi mon âme et ravissent mes yeux,
En me montrant la terre un peu plus près des cieux.

C'est là qu'avec ses chants, ses magiques paroles,
Un ange descendit sur nos blanches gondoles;
Et depuis, ô mon lac! couché sur vos roseaux,
J'écoute avec amour le doux bruit de vos eaux;
Car sous les pleurs du saule, au miroir de vos ondes,
J'ai vu légèrement jouer ses tresses blondes;
De nos cœurs, de vos flots, nous suivions les penchans,
Et votre écho fidèle a répété ses chants.

Son écharpe d'azur flottait avec ma voile;
Mes regards, sur ses yeux, comme sur mon étoile,

Se dirigeaient toujours; moins amoureusement
L'aiguille, vers le nord, dirige son aimant.

Mais ses cheveux flottans, son écharpe légère,
Elle a tout emporté sur la rive étrangère :
Elle a tout emporté!... non, non; et sur ces bords
Les vents ont retenu ses magiques accords.
Le doux parfum des fleurs à nos sens la rappelle,
Et l'air que l'on respire a quelque chose d'elle.

Ainsi quand Parthénope, aux heures du repos,
Voit briller et courir, sur la mer azurée,
La voile du pêcheur, sa nacelle dorée,
Avec ses verts festons, ses mobiles drapeaux,
L'œil suit le mât long-temps sur l'humide étendue;
Et, lorsqu'à l'horizon la nacelle est perdue,

On voit encor les fleurs qui retombent dans l'air,
Et le rayon brillant qui sillonne la mer.

SA FUITE.

Et j'ai vu fuir la paix de mon âme charmée,
Et les plaisirs si purs, et leur coupe embaumée!

Mme A... D.....

SA FUITE.

Dans la salle riante et de feux entourée,
S'élançant au milieu de la foule enivrée,
Vive, modeste et jeune entre ses jeunes sœurs,
Elle m'est apparue et la nuit et charmante !

Depuis, à mon esprit vaguement se présente
Une fête, une femme, un sourire et des fleurs.

Oh! comme elle était blanche! oh! comme elle était belle!
Je regardais le bal; mais je ne voyais qu'elle,
Et de son corps léger les contours gracieux,
Ses mains qu'elle donnait en baissant ses beaux yeux.
J'écoutais des accords la bruyante harmonie,
Du charme de sa voix la douceur infinie;
Puis je cherchai long-temps ses attraits disparus....
Le bal continuait : la fête n'était plus!

CLÉMENCE ISAURE.

Son suffrage est la gloire! Et même l'on prétend
Que du gai troubadour secondant le délire,
Parfois sa jeune main a fait vibrer sa lyre.

ANCELOT.

CLÉMENCE ISAURE.

Quels maux n'apaisent point les doux sons de la lyre!
Dans des songes heureux le poète s'endort.
O Muses! quel mortel, en vous voyant sourire,
Peut repousser la vie et se plaindre du sort?

Reçois donc notre encens, vierge d'Occitanie,
Toi qui des troubadours couronnas les chansons;
Toi qui les inspiras; toi qui de leur génie
Réveillas la langueur par tes douces leçons!

Messagère d'amour dans des temps de colère,
Comme un ange de paix tu descendis des cieux;
Et tu fis succéder à de longs cris de guerre
Et les tendres accords et les chants gracieux.

Des beaux-arts qui naissaient tu soignas la culture;
Ta lumière féconde éclaira les mortels.
Et des mortels ingrats t'ont prodigué l'injure;
Ils ont nié ta vie et brisé tes autels!

Tu n'étais, disaient-ils, qu'une brillante image,

Un fantôme, un vain nom par l'erreur inventé;
Ce doute fait ta gloire; il est comme un nuage
Qui nous cache l'éclat de la Divinité.

Tout un peuple avec moi t'admire et te révère;
Quand ta fête revient, nous nous croyons encor
Aux poétiques jours où le jeune trouvère
Venait, la lyre en main, briguer tes palmes d'or.

Et tu n'existais pas, ô toi! vierge immortelle!
Et mon cœur bat, pourtant, à ton seul souvenir!
Et j'entends, dans les cieux, ta voix qui nous appelle,
Qui parle de triomphe et promet l'avenir:

« O poètes! chantez; car la gloire, la vie,
» Et les rêves du cœur, et les heureux penchans,

» Et tout ce qu'on espère, et tout ce qu'on envie,
» Et le ciel même est dans vos chants!

» Dans mon riant jardin, sur la verte pelouse,
» Sous mon beau ciel d'azur venez, je vous attends;
» Je vous garde les prix que je cueille à Toulouse,
» Dans la corbeille du printemps.

» Oh! venez tous à moi; c'est moi qui vous couronne;
» Venez me confier vos vers et vos amours;
» Oh! venez tous à moi; car je suis la patrone
» Des amans et des troubadours. »

Ils y sont tous venus; ils y viennent encore!
L'œil fixé sur les fleurs qui brillent dans ta main,
Du beau pays où l'on t'adore
Les poètes rêveurs prennent tous le chemin.

Il vint ce jeune Hugo s'essayer à combattre
Sous ton poétique drapeau;
Et couvrit d'un laurier la tombe d'Henri-Quatre
Non loin de son royal berceau. *

Puis une de tes sœurs, en écartant ses voiles,
Courba son jeune front sous ton plus beau laurier;
C'est elle qui la nuit et parmi les étoiles
Avait vu sa lyre briller. **

O bonheur, ô succès, ô noble jouissance!
Isaure, le poète alors est plein de foi;

* L'académie des Jeux Floraux applaudit la première au génie poétique de M. Victor Hugo: il avait à peine dix-huit ans lorsqu'elle couronna sa belle ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV.

** Madame Tastu a obtenu plusieurs triomphes aux Jeux Floraux: et sa pièce charmante intitulée l'*Étoile de la Lyre* a remporté le prix de l'ode.

Et vainqueur, il proclame, en sa reconnaissance,
Qu'une Muse à Toulouse autrefois prit naissance,
Et que cette Muse... c'est Toi.

LE SECRET.

. . . . . quel bonheur peut valoir
Le charme d'ignorer ce qu'on cherche à savoir!

JULES LEFÈVRE.

LE SECRET.

Dis-moi de quel secret ta harpe solitaire
T'entretient au déclin du jour?
Dis-moi si de ton cœur révélant le mystère,
Elle exhale un soupir d'amour?

Si ta pensée intime en ton âme éveillée,
Te dit de craindre ou d'espérer;
Si tu sens, sous tes doigts, une corde mouillée,
Et si tu chantes pour pleurer?

Dis-moi si d'un accord, d'une note plus tendre,
Ton cœur se trouble quelquefois;
Si la voix d'un absent soudain se fait entendre;
Si tu réponds à cette voix?
Mais non; non, ne dis rien; chante, soupire, pleure,
Cache le secret de ton cœur;
Si tu le dis jamais... il faudra que je meure,
De désespoir ou de bonheur.

LA CRAINTE.

Son cœur n'ose sentir, ni son âme penser.

BRIFAUT.

LA CRAINTE.

Je pleure quand je suis heureuse,
J'ai bien raison d'être peureuse,
J'ai bien raison de m'alarmer;
Ma joie est triste et douloureuse :

Ah ! j'ai peur. j'ai peur de l'aimer.

J'entends dans les bruits du zéphyre,
J'entends dans les sons de ma lyre,
Des voix qui semblent le nommer;
Et son nom, je n'ose le dire;
Ah ! j'ai peur, j'ai peur de l'aimer.

Quand près de lui, jeune et modeste,
Une femme au regard céleste
Le charme, ou paraît le charmer;
Dans mon dépit je le déteste...
Ah ! j'ai peur. j'ai peur de l'aimer.

L'EMPRESSEMENT.

Heureux de ses regards, heureux d'être auprès d'elle!...

DUCIS.

LA PROMENADE

Du Soir.

Mais la lune se lève, et de son char d'opale
Sur ses charmes trahis verse un jour doux et pâle.

F. A. Parseval.

LA PROMENADE DU SOIR.

Quand la nuit, dans les airs, laissait tomber ses voiles,
Nous allions, au lever des premières étoiles,
Confier des secrets que nous taisions au jour :
Comme on cache le crime, il faut cacher l'amour !

A ces astres brillans, pour nous inaccessibles,
Nous demandions des biens ici bas impossibles;
Et nos cœurs s'élançaient, d'un mouvement égal,
Du monde des objets, dans un monde idéal.

La lune qui montait, faible encore et charmante,
Attirait les regards de ma timide amante;
Et mon amour, pour elle, était représenté
Par l'image du ciel et de l'immensité.

Quand les esprits de l'air parcouraient leur royaume
Je cherchais le plus beau, le plus léger fantôme;
Je lui donnais ses traits, je lui donnais son nom,
Je la voyais courir sur les lys du vallon;
On eût dit sa jeune ombre errant dans l'Élysée,
A travers ses cheveux, tombant sous la rosée,

De ses moindres regards, j'implorais les faveurs ;
Et je la contemplais ; et, sur ses traits rêveurs,
Aux doux rayons du soir qui blanchissaient la terre,
Je voyais de son cœur le trouble et le mystère ;
Des larmes, dans ses yeux, que sa main essuyait,
Et son bras, en marchant, sur le mien s'appuyait.

INVOCATION.

Un jour pour le bonheur j'ai cru que j'étais né.

G. de Pons.

INVOCATION.

Je n'ai plus de bonheur ; mais je bénis les dieux
Des songes bienfaisans que leur bonté m'envoie ;
Et tu me visitas comme un songe des cieux ;
J'ai perdu ta présence et j'ai perdu ma joie.

Pourquoi donc venais-tu? Pourquoi m'as-tu quitté?
Tu respiras notre air; notre air est enchanté.
Le soir dans un ciel pur, si j'arrête ma vue,
Tout à coup, j'aperçois ton image imprévue;
Je t'appelle, tu fuis : je tends mes bras vers toi;
Ton charme est toujours près et toujours loin de moi.

Je suis d'un long regard le mobile nuage
Qui passe en emportant ta transparente image,
Et quand il est passé, je regarde long-tems.
Tout le charme est détruit; mais j'espère et j'attends.

Rends-moi, rends-moi la joie et ces belles journées
Qui semblaient par des fleurs l'une à l'autre enchaînées.
Près de toi je chantais, et mes chants te plaisaient;
Tu demandais mes vers, car mes vers te disaient

Ce que disent les vents à l'eau de la fontaine.
Ce que disent les bruits d'une cloche lointaine.
Et les vagues concerts qui sur la fin du jour
A tous les cœurs émus viennent parler d'amour.

Oh ! quitte sans regret la couche où tu reposes ;
Viens, sur un lit de fleurs, t'enivrer du printemps ;
Que je couvre ton sein de nos plus belles roses,
Les roses retiendront tes longs cheveux flottans.
Et moi je n'irai plus caresser des mensonges ;
Les tombeaux seulement nous parleront d'adieux ;
Et, d'un bonheur plus doux que le bonheur des songes,
Ensemble et tous les jours nous bénirons les dieux.

LA VILLAGEOISE.

Oui cette pauvreté, si vile aux yeux du monde,
Est si chère à mon cœur, que je ne voudrais pas
L'échanger pour le sceptre et l'or des potentats.

Baour-Lormian.

LA VILLAGEOISE.

« Su! pourquoi donc vas-tu le soir.

» Jeune fille, dans la campagne,

» Quand nul ami ne t'accompagne.

» Quand il fait froid, quand il fait noir?

» De fatigue toute épuisée,

» Toute couverte de rosée,

» Dans mon château viens vite, allons :

» Viens essuyer tes cheveux blonds.

» Tes malheurs me sont inconnus;

» Mais tu parais faible et chagrine :

» En marchant ta tête s'incline,

» Les cailloux blessent tes pieds nus.

» Viens changer ta tristesse en joie,

» Et ta bure contre la soie.

» J'ai pour toi de brillants habits,

» De l'or, des perles, des rubis.

» — Vos rubis, vos perles, votre or,

» Les châteaux, la soie éclatante,

» De tout cela rien ne me tente;

» Je pleurais et je pleure encor.

» Mes larmes tombent sous la pluie :

» Eh bien! l'ami qui les essuye,

» N'est ni puissant ni renommé,

» Mais il est plus... il est aimé.

» On ne sait pas comme il est beau,

» Et comme je suis peu craintive,

» Quand il m'embrasse sous l'ogive

» De la tourelle du château;

» Quand il me parle avec tendresse,

» Et que dans ses bras il me presse,

» Comme le lierre, aux longs anneaux,

» Presse avec grâce ces créneaux.

» — Ne crains rien ; tu seras encor
» Par la blanche laine habillée,
» Et par l'onde du ciel mouillée.
» Ne crains rien : tu n'auras point d'or,
» Tu n'auras point de pierreries,
» Mais par les fleurs de nos prairies
» Tes cheveux seront retenus :
» Un berger suivra tes pieds nus. »

Et ne déguisant plus sa voix,
Levant sa visière baissée,
Il se montre à sa fiancée
Tout aussi pauvre qu'autrefois.
Et puis, pressant la siamoise

Du corset de la villageoise,

Il l'entraîne, fidèle et beau,

Sous l'ogive du vieux château.

LE PÊCHEUR.

Ah! qu'importe le sort si ta main caressante
S'appuie au gouvernail de ma nef inconstante.

Mme Tastu.

LE PÊCHEUR.

Quand vient la nuit, au doux mystère,
La nuit propice aux matelots,
Je pars gaîment, je fuis la terre
Plus orageuse que les flots.

Dans le ciel et dans l'onde même
J'aperçois mon étoile, et j'espère toujours;
Je gouverne, je chante et j'aime
Ma nacelle, ma rame et mes jeunes amours.

Je me fie à l'eau lente et vive;
A terre je laisse les pleurs;
Le buisson, que retient la rive,
Jette sur moi toutes ses fleurs.
Dans le ciel et dans l'onde même
J'aperçois mon étoile, et j'espère toujours;
Je gouverne, je chante et j'aime
Ma nacelle, ma rame et mes jeunes amours.

Sur toi ma voile étend sa voûte;
Belle, aucun pas ne nous poursuit;

Et si, là-bas, on nous écoute.
De ma rame on entend le bruit.
Dans le ciel et dans l'onde même
J'aperçois mon étoile, et j'espère toujours;
Je gouverne, je chante et j'aime
Ma nacelle, ma rame et mes jeunes amours.

LA MORT

D'une Fille de Village.

Elle tomba ; le prêtre, au sein d'un noir asile,
Emporta, belle encor, la dépouille immobile.

H. de Latouche.

LA MORT D'UNE FILLE

De Village.

Au sommet de la tour la cloche est ébranlée;
L'airain religieux attriste la vallée
De ses lugubres tintemens.
Et versant des larmes amères

Le prêtre, les vieillards, les enfans et les mères
Joignent des chants sacrés à des gémissemens.

Déjà l'on a creusé la terre;
L'eau bénite a mouillé le funèbre rameau;
Et la croix garde avec mystère
Le cercueil virginal d'un ange du hameau.
Dans ses cheveux entrelacée
L'aubépine tombait sur son front sans couleurs,
Et le fragile éclat des fleurs
Rappelait sa jeunesse, hélas! sitôt passée!

Et de ses jeunes sœurs déjà les bras tremblans
Ont enlevé la dépouille chérie;
Et le cortége marche, et de longs voiles blancs
Passent, passent encore au fond de la prairie.

Ils passent au même chemin
Où le dernier dimanche elle dansait encore ;
Où l'églantine vient d'éclore
Sur le même rameau que dépouillait sa main.
Le cortége s'éloigne ; et quelques voix rustiques
Font monter dans les airs de lamentables chants ;
On effeuille les lys des champs ;
On entend les derniers cantiques !

De l'asile des morts on a franchi le seuil ;
Les vierges un moment déposent le cercueil
Sur la bruyère humide et verte ;
Puis elles font un pas... et dans la terre ouverte
Le fardeau disparaît lentement descendu.
Un bruit lugubre et sourd alors est entendu ;
A ce bruit ont cessé tous les vains bruits du monde.

Un homme est resté seul sur la fosse profonde,
Et son bras fait tomber, et fait tomber long-temps
La terre de l'oubli sur ce front de vingt ans.

Dans sa froide demeure elle est abandonnée;
A sa mémoire encore une larme est donnée;
Mais les vierges ont peur, et dans l'ombre le soir
Sous ses blancs vêtemens tremblent de la revoir.

LA CONSOLATION

D'une Mère.

O! comme avec orgueil ton regard enchanté
Voit sa beauté naissante éclipser ta beauté!

MILLEVOYE.

LA CONSOLATION

D'une Mère.

Voilez ce front charmant, baissez vos yeux si doux.
A ces mots, jeune enfant, pourquoi vous troublez-vous?
Pourquoi cette rougeur et ces craintes si vives?
Les belles, sans effroi, même les plus craintives,

Trouvent à notre encens d'ineffables douceurs,
Et moi, je vous jugeais comme on juge vos sœurs,
Je disais : elle est belle et sensible aux louanges;
Je le croyais; l'orgueil est le péché des anges.

Allons, rassurez-vous, j'oublîrai vos appas,
Vos graces, vos yeux noirs, vos longs cheveux d'ébène,
Ou, sans les oublier, je n'en parlerai pas.
Mille dons, toutefois, pourraient vous rendre vaine;
L'esprit, le goût des arts, le charme des talens,
Vous avez tous ces biens, et vous avez quinze ans.
Des lyres, des pinceaux, des fleurs sont vos trophées;
Vous tenez la navette ou l'aiguille des fées.
Vos succès d'une mère adoucissent le deuil,
Vous faites son bonheur, et lui laissez l'orgueil.

Dès l'aurore, épiant l'heure qui la réveille,
On vous voit, dans ses bras, voler avec amour,
Sourire et souhaiter, et donner un beau jour;
Et tous les jours, ce jour est plus beau que la veille.
Votre main, dans l'émail brillant d'or et d'azur,
Mêle aux feux du Moka, les parfums d'un lait pur;
Ou fait mollir le thé dont la feuille odorante,
Dans le vase brûlant, brunit l'eau transparente.
Ainsi, de votre mère épiant les desirs,
Ses besoins renaissans vous forment des plaisirs.

Votre mère eut un fils! dans le séjour céleste
Les Séraphins l'ont vu comme un frère nouveau.
A peine dégagé des voiles du berceau,
Il fut enveloppé dans le linceul funeste;
Sa jeune âme monta doucement vers le ciel,

Comme les flots légers des parfums de l'autel;
Hélas ! et parmi nous, de sa vie éphémère,
Il ne resta plus rien que les pleurs de sa mère.

Elle voulait mourir, elle voulait revoir
Cet enfant bien aimé, son sourire, ses charmes;
Mais, d'être mère encor Dieu lui rendit l'espoir,
Et vous vintes au jour pour essuyer des larmes.

L'ADOLESCENCE.

Elle était à cet âge où le cœur sans alarmes
Au doux besoin d'aimer s'abandonne aisément ;
A cet âge où l'amour est un enchantement.

Ed. Mennechet.

L'ADOLESCENCE.

Déja te voilà belle et grande,
Les jeux cessent de te charmer;
Avant que l'amour te demande,
Ton jeune cœur jure d'aimer;

Et ta bouche avec un sourire,
Redit ce serment passager ;
Ta voix le confie à ta lyre,
Et ta lyre au zéphyr léger.

Voilà qu'il vient l'âge des belles,
Ils vont venir les beaux amans,
Ils jureront d'être fidèles,
Tu souriras à leurs sermens ;
Mais les sermens et le sourire
Sont comme ces chants passagers
Que ta voix confie à ta lyre,
Et ta lyre aux zéphyrs légers.

Quand tu connaîtras nos alarmes ;
Quand tu connaîtras nos amours,

Quand tu sauras toutes les larmes
Des jours qu'on nomme nos beaux jours;
Alors, oseras-tu redire
Ces chants, ces sermens passagers,
Que ta voix confie à ta lyre,
Et ta lyre aux zéphyrs légers?

LA FILLE

De la Légion-d'Honneur.

De tous les monumens élevés si justement pour immortaliser la gloire du règne de Louis XIV, les deux édifices pieux et augustes où la valeur d'un côté, et la noblesse du sexe de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques, sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de grâces de la postérité!

MASSILLON.

LA FILLE

De la Légion-d'Honneur.

Saint-Denis où la mort, sur des tombes royales,
Grave les plus beaux noms de ses vastes annales;
Où l'on a vu long-temps de vieux moines prier,
Est l'asile aujourd'hui des filles du guerrier.

Une d'elles surtout, au matin de son âge,
Conduite par sa mère, y fut charmante et sage.
Dans les heureux travaux du séjour studieux,
Les temps qui ne sont plus renaissaient à ses yeux.
Les écussons brisés appendus aux murailles
Racontaient nos hauts faits, nos siéges, nos batailles.
Tout instruisait son âme..., et le long corridor,
Avec ses souvenirs était un livre encor.

Enfant, elle admirait en sa joyeuse extase
Un papillon surpris dans un piége de gaze;
Elle changeait soudain de caprice et de vœux,
De roses, de bluets, couronnait ses cheveux;
Et puis, songeant encore à ces belles marraines
Qui portent les bijoux et le sceptre des reines,
Elle allait écouter, sur les bancs du saint lieu,

L'histoire de Moïse et du peuple de Dieu.
Sur les vieux parchemins aux images gothiques,
Elle suivait le cours de nos longues chroniques,
Et passant des combats livrés sous nos grands rois,
Aux glorieux récits des nouvelles campagnes,
Sur la carte montrait à ses jeunes compagnes,
Le village où son père avait gagné sa croix.

Sur la liste d'honneur, c'est elle
Que l'on remarquait chaque jour;
Et bien que de ses sœurs elle fût le modèle,
Elle en était aussi l'amour.
Et dans la studieuse enceinte,
Quand des doctes combats on donna le signal,
Tout le collége virginal
Suivit son nom inscrit sur la bannière sainte.

Un livre, un sourire, un regard,
Furent alors le prix de sa jeune victoire;
Et lorsqu'un doux hymen la réclama plus tard,
Elle reçut sa dot de la main de la gloire.

Déjà devant ses pas le vieux cloître s'ouvrait;
Le monde l'invitait à sa brillante fête;
Et pourtant vers le seuil elle tournait la tête,
Et quoique libre, elle pleurait.

Une colombe essaie au réveil de l'aurore
Pour son premier départ, son aile faible encore;
Mais prête à se livrer aux souffles inconstans,
Sur le bord de son nid, elle hésite long-temps.

LA CROIX D'OR.

Belle sans ornement. . . . . .

RACINE.

LA CROIX D'OR.

QUITTANT l'éclat de sa toilette,
J'ai vu Jenny plus belle encor :
Elle portait comme Jeannette,
Un ruban noir, une croix d'or.

Habit simple et brillant langage,
J'hésite; et je crois, tour-à-tour,
Voir une princesse au village,
Une villageoise à la cour.

La cour et le village même
N'ont rien vu de plus gracieux;
Le chaperon, le diadême,
Jamais couvert de si beaux yeux.
Et le roi lui rendant hommage,
Le roi, sans hésiter un jour,
Lui ferait la cour au village,
Et l'épouserait à la cour.

Jenny n'a point une couronne,
Et n'a d'autres sujets que moi;

Aux pauvres souvent elle donne,
Et ne demande rien au roi.
On doit envier son partage,
Belle, elle règne avec l'amour,
Sur les palais, sur le village,
Entre le village et la cour.

LE PUNCH.

... La journée du lendemain ramenait les mêmes choses, et nous la regardions encore comme un bienfait.

Le Cte de Forbin.

LE PUNCH.

Qu'ils sont doux les momens du soir,
Lorsque près du foyer, en cercle on vient s'asseoir !
On cause sous les feux des regards, des bougies,
Le vieux conte succède aux jeunes élégies,

Il évoque un fantôme, on tremble, on applaudit;
Pour cacher que l'on aime, en riant on le dit;
Ou dans l'ombre, plus loin, en secret on recueille
Les débris d'un bouquet qu'une main blanche effeuille.

Dans le salon magique, un écho merveilleux
Retient, redit long-temps des mots harmonieux.
Mais au bruit des cristaux et des coupes dorées,
Des femmes, à l'instant, charmantes, peu parées,
Vous servent un lait pur et des fruits toujours verts,
Dont la fraîcheur insulte au brasier des hivers.

Les amis sont placés près de la table ronde,
La flamme naît et meurt dans la coupe profonde,

Et d'une voix légère une jeune beauté
Leur dit comment un jour le punch fut inventé.

Fatigués de l'ambroisie,
Les dieux tristes dans l'Ether,
Sentaient leur âme saisie
D'ennui près de Jupiter.
On bâillait dans le ciel même
Et Mercure, au pied léger,
Veut charmer l'ennui suprême
Par un breuvage étranger.

Au jardin des Hespérides,
Le dieu cueille en souriant,
Ces fruits d'or, aux sucs acides,
Dont s'embaume l'Orient.
Puis il vole au nouveau-monde,

Et prend cette plante encor,
Qui de l'abeille féconde
Fait oublier le trésor.

Par le divin assemblage
De ces sucs délicieux,
Hébé forme un doux breuvage
Qu'elle verse à tous les dieux ;
Mais Vénus, peu satisfaite,
Le blâme et dit : « Mes amis,
» Il n'est de boisson parfaite
» Sans le secours de mon fils. »

Dans cette liqueur nouvelle
L'Amour plonge son flambeau,
Et sa divine étincelle
Fait jaillir un feu nouveau.
Le nectar bouillant pétille,

Il s'embrâse, il est plus pur ;
Et dans une coupe il brille
De flammes d'or et d'azur.

La coupe toujours remplie,
Qui circule aux mains des dieux,
Chasse la mélancolie
De l'Olympe radieux.
Au bruit des chants d'allégresse,
On voit la céleste cour
Savourer la double ivresse
Du nectar et de l'amour.

Touchés du malheur des hommes,
Les dieux ont permis plus tard,
Que dans l'exil où nous sommes
Nous partagions leur nectar.
Comme l'immortelle troupe.

Mortels, laissons-nous charmer :
La jeunesse tient la coupe,
Et l'Amour va l'allumer.

Elle se tait, s'incline, et son beau bras d'albâtre
S'arrondit en jouant sous la flamme bleuâtre,
Aux convives charmés, elle verse à longs flots
Avec le doux nectar, l'heureux oubli des maux.
A l'oubli passager le cercle s'abandonne,
Et chacun prend sa part du bonheur qu'elle donne !

Si l'on souffre près d'elle, hélas ! c'est qu'ici-bas
Il n'est aucun asile où l'on ne souffre pas ;
Mais son regard vous plaint et sa voix vous console ;
Au milieu des parfums notre douleur s'envole,

Et la coupe, avec grâce, offerte par sa main,
Enivre en circulant nos langueurs, nos tristesses;
Et les adieux du soir ont de douces promesses
Pour se revoir le lendemain.

L'ABEILLE

Et les Mouches.

Si l'homme qui n'a point d'éducation n'est pas laborieux, s'il mène une vie oisive, il est bien difficile qu'il soit vertueux.

Mme la Ctesse de Genlis.

L'ABEILLE*

Et les Mouches.

C'ÉTAIT quand le printemps de roses se couronne;
Son souffle pur s'exhale en suaves odeurs;
L'insecte transparent aux feux du jour bourdonne;
C'était dans la saison des Mouches et des fleurs.

* Cette pièce fait partie du Recueil de fables russes publié par le Comte Orloff.

Deux Mouches se contaient leurs peines mutuelles,
Et se plaignaient tout bas, et se disaient entre elles :
« Allons voir d'autres cieux, visiter d'autres champs,
» Car les hommes pour nous sont ici trop méchans.
» Leur génie inquiet constamment nous assiége ;
» Dans la coupe dorée ils nous tendent un piége ;
» Nous préparent la mort dans leurs mets séducteurs.
» Et comme leurs propos, leurs festins sont menteurs.
» Tandis que chaque jour un peuple parasite
» De la bouche et des yeux dévore leur repas.
» Délicats et cruels, leur mollesse s'irrite
» De nos légers larcins, dont ils ne souffrent pas.

» Le riche sur sa table a des cloches de verre
» Qui ne nous laissent qu'approcher,
» Et nous voyons des fruits beaux comme dans leur serre,

»Et nous mourons tout près sans pouvoir y toucher.

»Partons; car au retour de leur lointain voyage,
»De brillans perroquets dans leur brillant langage
»Nous ont dit qu'il était, bien loin de ce pays,
»Des pays où nos vœux ne seraient point trahis;

»Partons... » Et les mouches volèrent,
Et bientôt elles appelèrent
Une Mouche plus belle, une Abeille aux yeux d'or
Qui trempait de parfums son liquide trésor.
«Moi, vous suivre!» leur dit l'Abeille:
»Non; le printemps encore a pour moi de beaux jours,
»Et pour changer en miel les dons de sa corbeille,
»Dans mon berceau de fleurs je veux rester toujours.

» On vous hait, dites-vous: moi, je travaille, on m'aime.

» Cherchez quelques mondes meilleurs,

» Mais vous serez partout inutiles de même,

» Et les mêmes chagrins vous attendent ailleurs. »

LA DERNIÈRE

Espérance.

Dites-moi, dites-moi surtout, si son âme s'est dépouillée dans sa nouvelle vie, de tous les souvenirs de sa vie passée, si elle pense toujours à moi, et si quand je prononce son nom, ma plainte va jusqu'à son cœur?

Ch. Nodier.

LA DERNIÈRE ESPÉRANCE.

Les pins sont ébranlés, et leurs cimes funèbres
Répondent en sifflant aux voix de l'aquilon,
Et de pâles éclairs courent dans le vallon,
Comme de blancs Esprits au milieu des ténèbres.

Et toi, tu dors, ma mère, au pied de ce coteau,
Tu dors, tu n'entends pas le vent du nord qui gronde;
Le bruit des orages du monde
Ne trouble pas le calme du tombeau.

Et sur le frais gazon de la tombe que j'aime,
Lorsqu'au déclin du jour ma douleur vient pleurer,
Mes pleurs sont moins amers, et la mort elle-même
Me parle d'avenir et me dit d'espérer!

Il existe au-delà de ces demeures sombres
D'invincibles liens entre mon cœur et toi;
Ton ombre quelquefois fuit la rive des ombres,
Et revient doucement errer autour de moi.

Oh ! quelle douce voix m'appelle dans mon rêve ?
Au fond de mon exil, oh ! qui vient me chercher ?
Dans mon abattement quelle main me relève,
Me soutient et me guide, et m'invite à marcher ?

C'est la main dont les soins délièrent les chaînes
Qui retenaient mes premiers pas ;
La voix qui me disait dans mes premières peines :
Oh ! mon enfant, ne pleure pas !

Non, non, tu ne m'es point devenue étrangère ;
Tu descends quelquefois du séjour immortel.
Dans l'humide vapeur, comme toi passagère,
Le soir, je vois blanchir ton image légère,
Et mon œil suit ton vol dans les plaines du ciel.

C'est en vain qu'à mes yeux ce prestige s'efface,
Je souffre, mais j'espère, et j'attends tous les jours,
J'attends l'heure où vers toi m'élançant dans l'espace,
J'irai te voir aux lieux où l'on se voit toujours;

Dans ces lieux où notre âme, en extase ravie,
Brûle, comme un parfum sur l'autel allumé;
Dans ces lieux éternels où l'amour est la vie,
Où l'on aime encor plus ce qu'on a tant aimé!

LA HARPE

De Glorvina.

C'est la religion qui fait gémir, au milieu de la nuit, la Vestale sous ses dômes tranquilles; c'est la religion qui chante si doucement au bord du lit de l'infortuné.

CHATEAUBRIAND.

LA HARPE DE GLORVINA.

Oh ! de la nuit qui trouble le silence
Par ces vagues concerts et ces divins accens ?
Serait-ce un luth léger qui dans l'air se balance ?
Est-ce un prestige de mes sens ?

Descend-elle du ciel cette douce harmonie?
Est-ce le bruit lointain des flots de l'océan?
Non; j'entends une femme, et sa voix est unie
Aux sons doux et légers des accords d'Ossian.

Et vers un vieux château, dans des bois druïdiques
Où le hardi chasseur seulement a passé,
Je marche au doux appel de ces notes magiques,
Et saisissant le lierre, au vieux mur enlacé,
Je m'incline en tremblant sur les vitraux gothiques.

J'admire de ce lieu la sombre majesté:
Une lampe d'airain, au faîte suspendue,
Luit sur des armes d'or, et sa faible clarté

Se prolonge et se perd dans la vaste étendue.

Sur un lit entouré d'armes et de drapeaux,
Un vieillard reposait dans sa pourpre royale,
Et des chants qu'élevait une voix virginale,
Appelaient sur son front les songes du repos.
C'est Glorvina : c'est sa fille chérie
Qui, par de doux refrains mollement cadencés,
Sur la harpe de la patrie
Lui dit de ses grandeurs les beaux jours éclipsés.

D'une agrafe d'azur la pierre éblouissante
Relève sur son front la gaze obéissante ;
Et ses cheveux plus dociles encor,
Ses blonds cheveux, sur sa tête charmante
Sont attachés par une aiguille d'or.

Elle dit dans ses chants, que le sort est volage;
Que ce qu'on nomme le bonheur
Est plus léger que le nuage,
Plus éphémère que la fleur.

Puis sa harpe frémit sous un accord moins tendre,
Et l'humble vierge fait entendre
L'hymne héroïque des combats.
Le vieillard lui sourit, et lui tendant les bras :
« O ma fille! dit-il, ma fille bien aimée!
« De ces airs belliqueux mon oreille est charmée;
« Je reviens dans les camps, j'entends rouler les chars,
« Je vois briller dans l'air nos légers étendards,
« Et séduit par tes chants je crois à la victoire.
« Tu me rends mes plaisirs, ma jeunesse, ma gloire;
« Tous les enchantemens renaissent à ta voix.

« Mais le rêve brillant de mes premiers exploits,
« Et les grands souvenirs de ma toute-puissance,
« Sont moins doux à mon cœur que ta douce présence;
« Ta présence, ma fille, écarte mes douleurs : »
Et ses yeux attendris laissaient tomber des pleurs;
Et la harpe exhala des sons dont la magie
Répandait dans les sens la douce léthargie.

La vierge touche alors encor plus doucement,
De ses doigts plus légers le magique instrument;
D'un murmure expirant elle enivre son père,
Elle suit dans son cours le charme qu'elle opère;
Ses doigts ont oublié les accords assoupis,
Elle pose son pied sur le moëlleux tapis;
Jusqu'au front du vieillard son beau corps se soulève,
Et s'approche de lui comme un céleste rêve.

De ses regards d'amour protégeant son sommeil,
Elle retient long-temps son haleine craintive;
Et près du lit, penchée, immobile, attentive,
Comme un ange qui prie, elle attend son réveil.

C'est une femme, un ange à la forme charmante ;
Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante,
Qui pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
Unit sa pure essence en de saintes amours.

ALFRED DE VIGNY.

A ★★★

De leur séjour brillant de gloire et de lumière
Les anges quelquefois franchissent la barrière ;
Au ciel même, leurs fronts d'étoiles couronnés,
Pour veiller sur nos maux, vers nous sont inclinés.

Et l'immortel éclat des sphères radieuses,
L'ineffable concert des voix mélodieuses,
Et les célestes fleurs qui naissent sous leurs pas,
Quand nous les appelons, ne les retiennent pas.

Et toi, comme eux brillante, et cependant voilée,
Tu vins, tu vins à moi quand je t'eus appelée;
Tu vins comme un bonheur dès long-temps attendu;
Je reconnus un chant dans mon rêve entendu!
Et ce ciel que ta voix sut me faire comprendre,
Dans un de tes regards sur moi sembla descendre.
Sur moi d'un jour divin l'éclat se répandit,
Un horizon plus pur devant moi s'étendit.
Je connus ce bonheur, cette extase nouvelle
Où l'âme par l'amour à l'âme se révèle,
Et dans le long espoir d'un hymen enchanté,

Retrouve le secret de l'immortalité,

Aucune autre avant toi, dans sa toute-puissance,
N'eut un charme à mes yeux si doux que ta présence.
Aucune autre après toi n'oserait m'émouvoir,
Ni même sur mon cœur essayer son pouvoir.

Tu me montras des biens inconnus dans la vie,
Le néant douloureux des choses qu'on envie;
Et les douces vertus qui consolent nos jours,
Et les premiers secrets des éternels amours.
Et détournant de moi la coupe trop amère,
Tu m'appris un bonheur qui n'est point éphémère.

Nous passons sur la terre en nous donnant la main,
Ensemble nous marchons dans le même chemin.

L'avenir a pour nous les mêmes espérances;
Et je vais dans ton cœur déposer mes souffrances,
Comme on va dans un temple, après de longs malheurs,
Au pied des saints autels déposer ses douleurs.

TABLE.

A Alexandre Soumet.	3
Ondine, ou l'Esprit de l'Eau.	15
Le Voile.	23
Le Convoi d'Isabeau de Bavière.	29
L'Étoile.	37
Le Charme.	41
La Jeunesse.	47
Le Bal.	53
Delphine. A Mlle Delphine Gay.	61
Delphine a la coupole de Sainte-Geneviève.	67
La Source des montagnes.	71

Le Pélerin. 77

Le Passé. 83

L'Infidèle. 89

La Bayadère. A Émile Deschamps. 95

La Fête. 101

Les Troubles. 107

L'Odalisque. 111

Le Schall. 119

L'Amour. 125

Le Souvenir. 131

Sa Fuite. 137

Clémence Isaure. 141

Le Secret. 149

La Crainte. 153

L'Empressement. 157

La Promenade du soir. 163

Invocation. 169

La Villageoise. 175

Le Pêcheur. 185

La Mort d'une fille de village. 189

La Consolation d'une mère. 195

L'Adolescence. 201

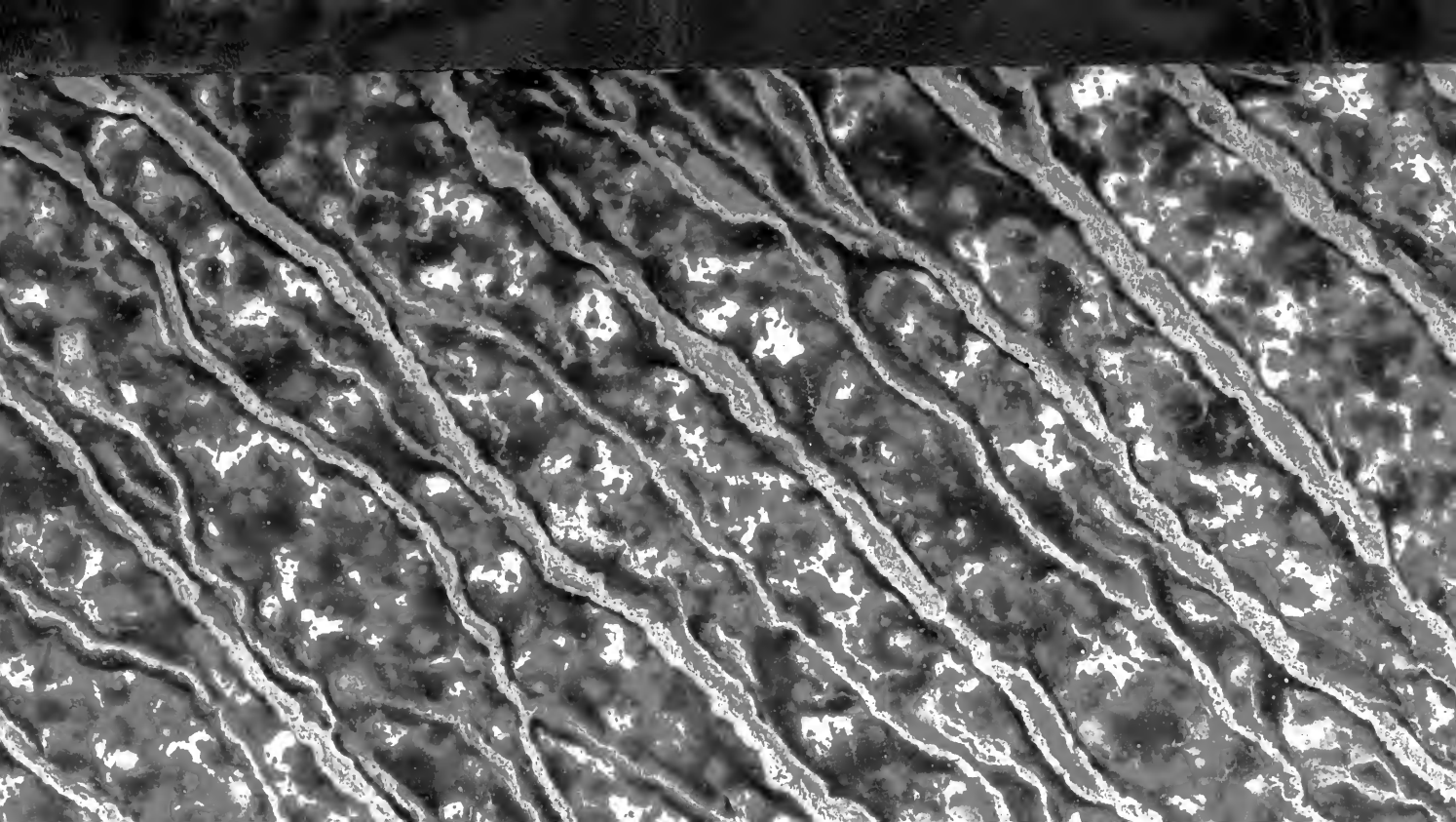
La Fille de la Légion-d'Honneur. 207

La Croix d'or. 213

Le Punch. 219

L'Abeille et les Mouches. 229

La Dernière Espérance. 235

La Harpe de Glorvina. 241

A *** 249